

La Causerie des Six Gars

1^{er} décembre 2015

Amis de notre causerie, lorsque notre cénacle a retenu Albert Camus au nombre des auteurs français nobélisés dont nous devons immanquablement évoquer l'œuvre au cours d'un de nos déjeuners littéraires, je me suis empressé de me porter volontaire. Jeune, j'avais en effet lu plusieurs de ses œuvres et décortiqué le Mythe de Sisyphe au cours de mon année de terminale, durant des leçons de philosophie dispensées par un professeur épris de Camus, qui nous en abreuvait jusqu'à l'indigestion.

Ainsi influencé, mais également séduit, j'ornais tous mes agendas, jusqu'à une date très récente, de cette belle citation de lui :

" Impossible qu'en visant le beau, on n'atteigne le bien".

Me faire son chantre auprès de vous me semblait donc constituer une tâche à la fois plaisante et aisée.

Mais l'enthousiasme procuré par l'ambiance aimable et chaleureuse du déjeuner convivial s'étant évaporé, commençait la difficulté : par quel écrit affronter le défi et faut-il tout aborder ?

L'œuvre est variée, tout à la fois romanesque, théâtrale, philosophique, politique, et il a tellement été dit et écrit sur elle et son auteur, que le sentiment gagne très vite l'imprudent qui s'est proposé pour la revisiter et en rendre compte, qu'il va devoir à son tour rouler le mythique rocher !

La lecture très ancienne des pièces de théâtre Caligula et Les Justes, ne m'ayant pas laissé le souvenir d'une particulière délectation, j'ai fait le choix, arbitraire j'en conviens, d'en éliminer la relecture. Cette option a été d'autant plus aisée que, je le confesse honteusement, autant j'aime les voire jouer, autant j'éprouve très peu de plaisir à lecture de pièces de théâtre. Mauvais souvenirs sans doute conservés de cours de français durant lesquels l'analyse d'une quinzaine de vers du Cid, d'Andromaque ou de Bérénice, pouvait mobiliser une

heure entière consacrée à disserter sur les intentions supposées de l'auteur ; allez savoir ?..

Pour dédramatiser cette offense faite par un vermisseau scribouillard à un génie littéraire, ces citations de critiques de l'époque révèlent que le théâtre de Camus ne suscitait pas un enthousiasme unanime :

- Sur Le Malentendu :

« ... Je ne crois pas que nous ayons avec M. Albert Camus qui l'a écrite, un nouvel auteur dramatique, ainsi qu'on nous le promettait. Une habile publicité avait suscité la curiosité autour de cet écrivain et je me demande sur quoi elle reposait... » (Alain Laubreaux – Le Petit Parisien 1^{er} juillet 1944).

- Sur L'Etat de Siège :

« Les vérités premières qu'il a exprimées dans L'Etat de Siège, ou bien celles sur le mur administratif, la paperasserie, par exemple, Courteline les avait fort bien montrées et sans faire tant de foin pathétique... » (Elsa Triolet- Les Lettres Françaises, 4 novembre 1948).

Mon parti a alors été pris de relire trois des romans dans leur ordre de publication qui fut aussi celui de ma lecture originelle, à savoir : L'Étranger (1942), La Peste (1947), puis La Chute (1956). Parallèlement j'ai tenté de relire l'essai philosophique intitulé L'Homme Révolté (1951), tant il me semblait que revisiter ce dernier pouvait, au même titre que mes souvenirs du Mythe de Sisyphe, constituer une clef de lecture de ces trois romans.

Une autre de ces clefs est incontestablement à rechercher dans la vie de Camus, même si son œuvre n'est en rien autobiographique. Comme un autre causeur avant moi - éminent celui-là - je vous laisse le soin d'en recueillir auprès de la "fée Wikipedia" tous les détails et péripéties, qui sont nombreux et connus en raison de l'exceptionnelle notoriété de l'écrivain. Camus est un "homme engagé" qui a lui-même fourni la définition de cet engagement indissociable de son art et que

sa vie illustre. Sans en rapporter toutes les péripéties, il est néanmoins nécessaire d'en rappeler les plus marquantes.

Il est né en 1913 à Mondovi près d'Alger, dans une famille très pauvre, d'un père ouvrier agricole mort à la guerre, en 1914, dans la Marne. Sa mère, d'origine espagnole, quasi-sourde, analphabète, parlant très peu et mal français, fait des ménages pour faire vivre ses deux fils et leur grand-mère, femme sévère qui bat ses petits enfants.

Son instituteur décèle ses capacités et l'aide à entreprendre des études. Atteint de tuberculose il ne peut se présenter au concours de l'École Normale Supérieure et ne peut donc en sortir agrégé de philosophie à la différence de Sartre et Aron, qui traiteront toujours avec condescendance son "modeste" diplôme d'études supérieures de lettres, section philosophie.

Il exerce divers métiers à Alger, se marie, divorce, adhère au parti communiste dont il démissionne lors de la signature du pacte Laval-Staline. Il prend parti pour les républicains espagnols, fonde la maison de la culture à Alger, puis une troupe de théâtre populaire où il exerce comme acteur et metteur en scène (au moins 10 pièces de 1935 à 1939).

Il crée ensuite la revue Rivages et, de plus en plus engagé, écrit un article intitulé "misère de la Kabylie", lequel a un grand retentissement et entraînera la fermeture de son journal.

Il doit quitter l'Algérie en 1940 et arrive à Paris en pleine débâcle. Il est journaliste à Paris-Soir quand le journal se replie sur Clermont-Ferrand. C'est alors qu'il entre dans la résistance (renseignement et presse clandestine).

En 1942, sur les conseils d'André Malraux, il publie l'Etranger aux éditions Gallimard, puis le mythe de Sisyphe, suivis du Malentendu et de Caligula.

Ces ouvrages illustrent ce qui a été désigné comme appartenant chez Camus au "cycle de l'absurde".

En 1945, il est l'un des rares intellectuels à dénoncer, deux jours après la destruction d'Hiroshima, l'usage de la bombe H.

Après la guerre, il devient codirecteur du journal Combat issu de la résistance. Il en démissionne en raison de divergences relatives aux événements de Madagascar : il considère que la

répression de la révolte par l'armée française révèle un comportement similaire aux pratiques de l'armée allemande.

Il débute alors l'écriture de ses ouvrages *la Peste* *, *L'Etat de siège*, *Les Justes* qui constituent ce qui a été appelé "le cycle de la révolte".

En 1952, il rompt avec Sartre, les existentialistes lui reprochant une "révolte statique.". Il avait très tôt écrit : " Je prends la liberté d'appeler suicide philosophique l'attitude existentielle" (preuve fournie par Camus lui-même qu'il n'a donc jamais été existentialiste).

En 1954, il vit la guerre d'Algérie comme un drame personnel. Son rêve d'une Algérie plurielle s'évanouit brutalement, alors qu'il était partisan du "droit à la justice pour les Arabes et de la réforme du système colonial en lien étroit avec la France".

Il écrit ainsi en 1958 :

"J'ai essayé de définir clairement ma position. Une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France, me paraît préférable, sans comparaison possible au regard de la simple justice, à une Algérie reliée à un empire d'Islam qui ne réaliserait à l'intention des peuples arabes qu'une addition de misères et de souffrances et qui arracherait le peuple français à sa patrie naturelle".

Le prix Nobel de littérature lui est décerné en 1957, André Malraux, dont il considérait qu'il le méritait plus que lui ayant du le dissuader de persister dans son refus pour ce motif.

Il écrit *Discours de Suède*, dédié à son instituteur Louis Germain, et le prononce à l'Hôtel de Ville de Stockholm le 10 décembre 1957.

**La Peste est le premier grand succès de librairie de Camus. Il en a été vendu 161 000 exemplaires durant les deux premières années de sa sortie et ses ventes atteignent aujourd'hui plus de cinq millions d'exemplaires, toutes éditions françaises confondue.*

Albert Camus meurt le 4 janvier 1960 dans un accident de voiture conduite par un ami, neveu de son éditeur Gaston

Gallimard, alors qu'ils rentraient à Paris de la maison que Camus possédait à Lourmarin dans le Vaucluse.

Il a laissé un projet de roman inachevé qui a pour titre " Le premier homme", dont le caractère autobiographique est avéré ("en somme, je vais parler de ceux que j'aimais") et qui fournit des informations précieuses sur sa prime jeunesse, la force de son lien à sa mère, sa sensibilité et les raisons de son engagement.

1 Je dois à la vérité d'avouer que la tentative de lecture de **L'Homme révolté**, ouvrage en ma possession depuis les années 1970 et parfois effleuré lors de brèves incursions provoquées par une curiosité vite réprimée, loin de contribuer comme je l'escomptais à une compréhension éclairée des romans de Camus, n'a fait qu'accroître la détresse ressentie chaque fois qu'il m'est donné de mesurer l'ampleur de mon inculture philosophique.

Dans l'introduction de cet essai, Camus se "... propose de poursuivre, devant le meurtre et la révolte, une réflexion commencée autour du suicide et de la notion d'absurde... ". Il y postule que "...l'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est. La question est donc de savoir si ce refus ne peut que l'amener à la destruction des autres et de lui-même, si toute révolte doit s'achever en justification du meurtre universel"...

La révolte de l'homme est abordée sous ses aspects métaphysique, historique et artistique en cinq chapitres intitulés : "L'homme révolté", puis "La révolution métaphysique", "La révolte historique", "Révolte et art" et enfin "La pensée de midi".

Il convie au soutien de son propos une profusion de penseurs, des nihilistes aux surréalistes et des royalistes aux anarchistes, et évoque les réflexions philosophiques d'auteurs aussi divers que Sade, Nietzsche, Marx, Hegel, Saint Just ou Rousseau, ainsi que d'écrivains tels Mme de Lafayette, Renan, Balzac et Dostoïevski, pour ne citer qu'eux.

Cette thèse sur l'esprit de révolte de l'homme en raison de sa finitude et de son abandon par Dieu est, certes,

impressionnante, mais ce foisonnement de références de tous ordres a laissé à votre humble serviteur, après lecture de la dernière page, le sentiment de sa vaste inculture dont, seule, la lecture des romans de l'auteur pouvait alléger le poids du fardeau.

Camus n'y invite-t-il pas lui-même lorsqu'il exprime cette interrogation : " Mais de quoi s'évade-t-on par le roman ? D'une réalité trop écrasante ? "

2 La relecture de **L'Etranger** comble incontestablement cette offre d'évasion.

Ma mémoire avait conservé le souvenir flou d'un dénommé Meursault, dépeint comme étranger à lui-même, d'une plage, d'une chaleur écrasante, d'une lame de couteau brillant au soleil, d'un revolver, d'un arabe tué, et d'un procès aboutissant à la condamnation à mort de l'auteur du meurtre.

Le roman, qui se compose de deux parties, met en effet en scène Meursault lui-même, le narrateur, employé de bureau dont on fait connaissance à l'enterrement de sa mère. Il ne manifeste aucun chagrin, refuse de voir le corps et se contente d'observer avec indifférence, en fumant, les inconnus qu'il est amené à côtoyer en la circonstance.

Le lendemain, rentré à Alger, il se rend à la mer, va nager, rencontre Marie, jeune dactylo qu'il connaît à peine, qu'il emmène au cinéma voire un film comique, puis rentre avec elle à son appartement où ils couchent ensemble. Ils poursuivent cette relation les jours suivants sans que Meursault manifeste beaucoup d'affection pour sa nouvelle compagne.

Un voisin d'immeuble, Raymond, connu comme souteneur, lui demande de l'aider en lui servant de témoin de moralité lors d'un procès qui lui est fait pour avoir porté des coups à sa maîtresse.

Pour le remercier de son témoignage de moralité qui, bien que faux, s'est révélé efficace, Raymond invite Meursault, à passer le dimanche suivant dans le cabanon d'un ami.

Le dimanche venu, en compagnie de Marie et Raymond, il se rend en autobus sur une plage, au cabanon de Masson, l'ami de celui-ci. Ils sont suivis par des Arabes et reconnaissent

parmi eux le frère de la maîtresse de Raymond contre laquelle Meursault a témoigné.

Après avoir déjeuné, les trois hommes décident de se promener sur la plage malgré un soleil de plomb. Ils y croisent le groupe d'Arabes et une bagarre éclate. Raymond est blessé de coups de couteau au bras et au visage.

En retournant au cabanon, Meursault convainc Raymond de lui confier son revolver par précaution.

Il retourne ensuite seul vers la plage, dans la fournaise. Là, il rencontre un des arabes qui sort un couteau. Ebloui par le reflet du soleil sur la lame, il sort le revolver, tire une première balle, puis appuie ensuite quatre fois sur la gâchette.

La deuxième partie du roman est consacrée à l'incarcération de Meursault et à son procès. Jugeant son affaire "très simple", il ne choisit pas d'avocat et laisse le juge en saisir un d'office. Tous deux, essayant de comprendre les motifs du drame, le questionnent sur ses sentiments pour sa mère, ou la raison pour laquelle il a attendu entre le premier coup de feu et les quatre suivants.

Meursault, calme, quasi muet, n'exprime aucun regret malgré les objurgations du juge qui va jusqu'à brandir devant lui un crucifix en invoquant Dieu.

L'instruction, qui dure onze mois, donne à Meursault le sentiment d'en être exclu : "Le juge discutait des charges avec mon avocat. Mais en vérité, ils ne s'occupaient jamais de moi en ces moments là".

Durant le procès d'assises, il est insisté sur le fait que Meursault n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère, qu'il a refusé de la voir une dernière fois, qu'il a fumé à la morgue et que sa liaison avec Marie date du lendemain de l'enterrement, après qu'ils sont allés voir un film joué par Fernandel.

Le procureur exploite ces faits, apprend aux jurés que Raymond est un souteneur, que Meursault lui a fourni un témoignage de complaisance, cause première du drame, et que tous deux sont complices d'un crime crapuleux. Il va même jusqu'à dire: " J'accuse cet homme d'avoir enterré sa mère avec un cœur de criminel ".

Meursault se sent mal défendu par un avocat moins talentueux que le procureur, qui plaide les circonstances atténuantes mais lui enjoint de ne pas parler. Il constate que son sort se règle sans qu'on lui demande son avis et se sent comme étranger à son procès.

Le verdict lui est alors asséné: il aura " la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français ".

En prison, il se représente la guillotine, évoque l'aube du jour où les bourreaux viendront le chercher, pense parfois avec une certaine joie à l'éventualité d'une grâce, méprise l'aide de l'aumônier qu'il finit par insulter en lui interdisant de prier pour lui, refusant avec force toute notion de péché.

Durant la nuit, dans sa cellule, enfin apaisé, observant le ciel nocturne et les étoiles, il pense avec affection à sa mère, à sa mort, à la sensation qu'il avait alors ressentie d'être prêt à revivre. Il sent qu'il a été heureux et qu'il l'est encore, et se prend à souhaiter que lors de son exécution il y ait beaucoup de spectateurs et qu'ils l' " accueillent avec des cris de haine ".

Ce court roman d'Albert Camus m'a confirmé dans mon souvenir d'un homme, Meursault, qui vit non pas dans, mais à côté de ce qui lui arrive, comme étranger à tout : à la mort de sa mère, à ses sentiments envers Marie, à l'offre de promotion sociale de son patron, à la morale commune au point de commettre avec légèreté un faux témoignage et, enfin, au meurtre absurde d'un homme qui lui est étranger, qu'il assassine comme par inadvertance et comme s'il avait pressé la gâchette sans réelle volonté de tuer. Même la logique de son procès lui échappe et lui est étrangère.

Rien ne semble chez lui se rattacher à un univers rationnel et logique : pas plus le monde extérieur que son monde intérieur.

En revanche, la société, par l'intermédiaire de la justice, tente d'installer et de créer un monde rationnel dans lequel l'inscrire en cherchant de la logique dans ses comportements. Elle n'y parvient pas, ne lui trouve pas d'excuse et il est donc condamné à mort, ce qui de toute façon est son absurde destin comme celui de tout homme, puisque la vie humaine n'a pas de

sens ou de but rédempteur, l'inéluctabilité de la mort étant le destin de tous.

Albert Camus a lui-même écrit à ce propos : "...J'ai résumé L'Étranger, il y a longtemps, par une phrase dont je reconnais qu'elle est très paradoxale : dans notre société tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort. Je voulais dire seulement que le héros du livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu. En ce sens, il est étranger à la société où il vit, il erre, en marge, dans les faubourgs de la vie privée, solitaire, sensuelle. Et c'est pourquoi des lecteurs ont été tentés de le considérer comme une épave. Meursault ne joue pas le jeu. La réponse est simple : il refuse de mentir "... On ne se tromperait donc pas beaucoup en lisant dans L'Étranger l'histoire d'un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité. Meursault pour moi n'est donc pas une épave, mais un homme pauvre et nu, amoureux du soleil qui ne laisse pas d'ombres. Loin qu'il soit privé de toute sensibilité, une passion profonde, parce que tenace l'anime, la passion de l'absolu et de la vérité. Il m'est arrivé de dire aussi, et toujours paradoxalement, que j'avais essayé de figurer dans mon personnage le seul christ que nous méritions. On comprendra, après mes explications, que je l'aie dit sans aucune intention de blasphème et seulement avec l'affection un peu ironique qu'un artiste a le droit d'éprouver à l'égard des personnages de sa création ".

Albert Camus a choisi de faire Meursault conter à la première personne le récit de son malheur et de sa solitude, en employant le passé composé et plus rarement le présent, par courtes phrases, sans jamais se référer à son passé ni se projeter dans l'avenir, comme si le temps n'existait que dans le présent.

Le caractère étrange et incompréhensible de son comportement est accentué par le fait qu'il ne procède à aucune interprétation des événements qu'il semble subir avec fatalité et ne fournit aucune explication affective à ses gestes.

C'est sans doute la raison pour laquelle Meursault, bien qu'il m'oblige par l'emploi du "Je" à m'assimiler à lui et à entrer dans

son personnage, ne provoque pas en moi d'empathie et demeure mystérieux. Il m'est étranger, même s'il me laisse une trace profonde et dérangement.

Cette prouesse stylistique qui parvient à me rendre étrangère l'étrangeté de cet homme, alors que, condamné à mort et mal défendu, je devrais a priori fraterniser avec lui, m'autorise humblement à dire, le livre refermé : " bravo l'auteur, bravo l'artiste ! "

La Peste, roman publié par Albert Camus cinq ans plus tard est, quant à lui, composé de cinq parties. Les événements se déroulent eux aussi en Algérie, dans la ville d'Oran précisément, et sont relatés par un narrateur dont l'identité ne sera révélée qu'à la fin du livre.

Dans la première partie, un certain docteur Rieux, un jour d'avril des années quarante, découvre sur son pallier un rat mort que le concierge, monsieur Michel, accuse de mauvais plaisants d'avoir déposé là. Mais par la suite d'autres rats meurent alentour et l'inquiétude commence à naître.

La presse se fait l'écho de cette affaire de rats morts et en dénombre 6 000. Des récriminations s'élèvent contre la municipalité.

Le concierge tombe malade et Rieux ne peut rien contre son mal violent et mystérieux ; il en meurt.

Le médecin, dont la femme part prendre des soins et du repos en dehors de la ville, est sollicité par Grand, un employé de mairie qui vient de sauver son voisin Cottard d'une tentative de suicide.

Rieux consulte ses confrères sur la cause des morts mystérieuses qui se répandent en nombre croissant et l'un d'eux, le vieux Castel confirme ses soupçons : la ville est bien victime d'une épidémie de peste.

Malgré des réticences et tracasseries administratives, Rieux obtient des autorités de la ville qu'elle soit interdite à la sortie et à l'entrée de toute personne.

La seconde partie décrit l'isolement dans lequel la ville s'installe petit à petit et les difficultés de communication avec l'extérieur.

Rambert, journaliste parisien amoureux de sa femme dont il ne supporte pas de vivre éloigné, sollicite l'aide de Rieux pour obtenir des autorités le droit de regagner Paris.

Cottard, dont le passé est trouble, retrouve une forme malsaine de goût pour la vie après sa tentative de suicide, en observant le malheur qui accable certains de ses concitoyens, tandis que d'autres, en s'adonnant aux plaisirs matériels, tentent de compenser leur isolement.

Grand, quant à lui, révèle à Rieux qu'il a entrepris la rédaction d'un livre dont la réécriture constante de la première phrase tourne à l'obsession.

Lors d'un sermon, le père Paneloux, prêtre de la cathédrale, prêche qu'un châtement divin frappe la ville et appelle ses ouailles à méditer sur cette punition qui s'abat sur des hommes dépourvus de tout esprit de charité.

Tarrou, fils d'un procureur et étranger à la ville, tient des carnets relatant l'évolution de l'épidémie. Il se porte volontaire pour mettre en place avec Rieux un service sanitaire.

La troisième partie constate le redoublement de l'épidémie durant l'été et une montée de la tension. Les victimes de plus en plus nombreuses doivent être jetées dans des fosses communes, comme des animaux. Des soulèvements et des pillages contraignent les autorités à des mesures de répression. Les habitants ayant perdu l'espoir et même pour certains leurs souvenirs, se résignent et, dépourvus d'illusions, attendent.

La quatrième partie relate l'évolution de la situation de septembre à décembre. Rambert, qui a tout fait pour quitter Oran malgré l'interdit, en trouve enfin le moyen mais y renonce courageusement, choisissant de lutter jusqu'au bout aux côtés de Rieux et Tarrou.

Ils assistent, impuissants malgré leurs efforts désespérés, à l'agonie tragique d'un jeune garçon, le fils du juge Othon. Cette mort ébranle les certitudes de l'abbé Paneloux, qui s'enferme

alors dans sa foi et meurt solitaire, serrant son crucifix contre lui, sans avoir demandé de secours au médecin.

Les liens d'amitié se resserrent entre Tarrou et Rieux. Grand tombe malade à son tour, semble perdu, puis se rétablit sous l'effet d'un nouveau sérum.

Des rats réapparaissent et demeurent en vie.

La cinquième et dernière partie, débute en janvier par un constat : l'épidémie régresse, comme épuisée d'elle-même, mais provoque encore des morts. Othon décède, puis Tarrou devenu grand ami de Rieux qui l'a recueilli sous son toit et à qui il confie des carnets qu'il rédigeait.

Cottard, obnubilé par le fait que la fin de la maladie risque de faire resurgir ses crimes, fait une crise de démence et est arrêté par la police.

Un télégramme parvient à Rieux qui lui annonce le décès de sa femme.

Petit à petit la vie se réinstalle, les portes de la ville sont rouvertes, les gens se détendent peu à peu, les chats réapparaissent, les oranais se sentent libérés progressivement de l'emprise du fléau, mais ils ne sont pas près d'oublier l'épreuve qu'ils ont subie, " qui les a confrontés à l'absurdité de leur existence et à la précarité de la condition humaine".

A la fin du roman le lecteur apprend que le narrateur, dont il ignorait l'identité jusqu'alors, est le docteur Rieux lui-même, qui a jugé indispensable de conserver la mémoire de ce qui s'est passé avec le plus possible d'objectivité et qui appelle à la vigilance car "peut-être le jour viendrait où pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait dans une cité heureuse".

Pour le lecteur qui ne voudrait rien y chercher d'autre, le roman constitue incontestablement une chronique documentée et objective d'une épidémie de peste et de l'atmosphère qu'elle engendre dans la ville. Les rats morts, les fièvres, les affres de la maladie, les bubons, les souffrances, les soubresauts de la mort, rien ne manque au tableau clinique et chronologique

dressé par le docteur Rieux. Il y livre l'historique de la pandémie et du comportement de la ville, à partir de son témoignage direct et des confidences reçues par lui des différents personnages. Le fait qu'il demeure anonyme jusqu'à la fin de l'ouvrage permet que s'exprime le point de vue de tous ceux ou presque qui subissent l'épidémie et renforce l'objectivité du récit.

Ce roman comporte une intéressante galerie de portraits tels celui du docteur Rieux lui-même, homme de devoir, incroyant que l'injustice révolte et qui organise la résistance au fléau sans aucun relâchement, même lorsque sa femme meurt, ou encore celui de Tarrou, l'ami qui ne trouve pas de sens à la vie mais se dévoue jusqu'à la mort, celui de l'amoureux Rambert, celui de Grand à la recherche pathétique de la première phrase d'un livre qu'il ne parvient pas à écrire, celui aussi de Cottard criminel qui choisit le camp de la lutte comme refuge et qui sombre lorsque l'ordre est rétabli, et encore celui du père Paneloux, dont la cruauté et l'injustice du sort que subissent ses ouailles et même les enfants innocents de tout péché, est saisi par le doute et ébranlé dans sa foi qu'il conserve malgré tout jusqu'à sa mort.

Ce tableau humain illustre la nécessité, pour contrer la terrible fatalité de l'existence, que se constitue un rassemblement d'hommes de toutes origines et conditions, qui se révoltent contre le tragique et l'injustice et fassent naître une organisation collective de volontaires qui y trouvent un sens à leur recherche, à leur amour ou à leur existence.

Mais bien évidemment *La Peste* est aussi et surtout une allégorie de l'invasion allemande, du fonctionnement de son administration d'occupation et de la révolte contre le nazisme qu'elle a engendrée : la résistance.

Albert Camus a ainsi pu dire :

" *La Peste*, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet

ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu et dans tous les pays d'Europe ".

Parmi les leçons du livre, il en est une qui est prémonitoire, c'est que la victoire contre le mal n'est jamais définitive et que le tragique fléau peut revenir. Il faut espérer que ce que vivent aujourd'hui nos sociétés confrontées à de nouvelles barbaries n'est pas un retour, sous une autre forme, d'une nouvelle peste !

La Chute m'avait laissé le souvenir vague d'un roman qui ne m'avait pas passionné et que, pour tout avouer, je n'avais pas compris.

Le temps n'a rien arrangé et je ne m'étendrai donc pas beaucoup sur son contenu, tant sa nouvelle lecture ne m'a pas séduit plus qu'elle ne le fit jadis.

Il s'agit du récit de sa vie fait par un français dénommé Clamence à un compatriote lui aussi avocat qu'il ne connaît pas, qu'il rencontre par hasard dans un bar d'Amsterdam, et à qui il se propose de servir d'interprète auprès du barman.

Il raconte à son interlocuteur passif, mais fasciné par ce bavardage, qu'il a été autrefois un avocat parisien brillant, évoluant dans la bonne société, mais qu'il a tout abandonné et même quitté la France pour se réfugier dans ce bar à matelots où il est à la fois receleur et "juge pénitent", sorte d'arbitre des démêlés entre gens de mauvaise vie.

Cet exil, cette chute, il les a choisis pour se repentir de sa lâcheté d'avoir assisté sans réagir au suicide d'une jeune fille qu'il a entendue se jeter à l'eau d'un pont de la Seine, un soir de grand froid.

Après avoir enfoui cette noyade dans son esprit, son tragique souvenir a peu à peu refait surface et la duplicité, l'imposture, la cupidité universelles du monde où il évolue lui sont lentement apparues comme des évidences. Il a alors quitté sa vie mondaine et ses vanités pour s'isoler là où les hommes ne se déguisent pas derrière des mensonges et ne pratiquent pas la fausse vertu.

Le soliloque de cet avocat excessivement bavard, poursuivi par sa culpabilité, a été sans nul doute conçu par Camus pour dénoncer toutes les prétentions et les faiblesses de l'humanité.

Je ne suis pourtant pas parvenu à m'attacher à ce personnage quelque peu surréaliste dont je ne comprends pas l'état d'esprit, surtout lorsqu'à la toute fin du livre, Camus fait dire à Clamence qui s'interroge sur son attitude s'il venait à revivre la même scène de suicide :

"O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux ! ...Mais rassurons nous ! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement ".

Cet " heureusement " provoque en moi une grande perplexité.

Chers amis causeurs, pour ne pas en rester sur cette note d'apparence négative, je terminerai cet essai d'incursion dans l'œuvre du romancier philosophe dont l'immensité des talents a été et est encore de nos jours justement louée, par une citation dont le caractère prémonitoire mérite d'être médité:

" Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau le travail et la culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance " (extrait du Discours de Suède prononcé par Albert Camus, le 10 décembre 1957, à l'hôtel de ville de Stockholm, à la fin du

banquet de clôture des cérémonies de l'attribution des prix Nobel).

J'ai lu :

